

rieuse entreprise est due à une charitable Demoiselle de cette ville (de Montréal), qui, non seulement y consacre toute sa fortune, mais s'y sacrifie elle-même et doit se rendre à Kingston en même tems que quatre de nos Religieuses Hospitalières de St. Joseph. Elle se propose, dit-on, d'y visiter les pauvres malades à domicile, à l'imitation de nos Sœurs de Charité. C'est un de ces traits de désintéressement et d'abnégation digne de figurer parmi les plus beaux faits de ces illustres héros de la primitive Eglise, qu'on cite encore aujourd'hui pour notre édification, comme les plus beaux modèles de la charité chrétienne. Une si louable entreprise, commencée sous de si favorables auspices, ne peut manquer de coopération, et nous sommes persuadé qu'un grand nombre d'âmes charitables seront heureuses de pouvoir l'aider de leur crédit et de leurs richesses. Car il est à remarquer que la fortune de la vertueuse Demoiselle dont nous venons de parler, quoiqu'assez considérable, est pourtant insuffisante pour une si dispendieuse fondation et qu'il faudra encore que la charité des fidèles vienne aux secours des fondatrices pour en assurer le succès. Si nous n'étions accoutumés à voir, en cette ville surtout depuis quelques années, les effets que peut opérer la charité, nous pourrions craindre que ce nouvel établissement ne fût prématuré; mais aujourd'hui, que nous en avons tant de miracles sous les yeux, non seulement cette crainte serait pusillanimité, mais il semble que ce serait encore en quelque sorte ingratitude et faire injure à la charité des fidèles que de se laisser aller seulement au soupçon dans cette circonstance. Aussi les fondatrices du nouvel Hôpital, pleines de confiance, se disposent-elles à partir sous peu, pour aller ouvrir cette nouvelle maison de bienfaisance. Elles sont au nombre de quatre sans compter la donatrice, la sœur Bourhonnaire, Supérieure, et les sœurs Latour, Davignon et Emilie. On dit qu'elles sont impatientement attendues à Kingston, par tous les parties, même par un grand nombre de protestans, qui savent en apprécier le mérite, et que le besoin d'un établissement de ce genre s'y fait grandement sentir. Il est pourtant certain que sans Religieuses on serait probablement encore longtems en cette ville sans pouvoir se procurer cet avantage. Les communautés religieuses deviennent donc de jour en jour plus nécessaires. Aussi voyons-nous qu'elles semblent se multiplier à mesure que le besoin s'en fait sentir, et il est à espérer qu'elles ne s'arrêteront pas en si beau chemin. Car lorsque la Religion Catholique est libre, elle sait toujours se suffire et trouver dans sa charité les ressources à tous ses maux et à tous ses besoins.

— Une lettre du Père Laverlochère, du 5 du courant, écrite au haut du portage de l'Eveillé, et qu'on a bien voulu nous communiquer, nous donne de tristes nouvelles. Depuis deux jours et demi, il était à ce portage avec le Père Garin et quelques hommes de l'équipage. Ils ne savaient pas encore quand ils pourraient en partir. Ils avaient eu le malheur de briser et de perdre leur canot. Nous nous hâtons d'ajouter qu'heureusement personne n'avait été noyé, quoique tous les hommes fussent tombés à l'eau. Nous laissons le Père raconter, lui-même, ce fâcheux accident. " Arrivés au pied de l'Eveillé, dit-il, nous déposâmes la moitié de notre bagage. Je restai là pour le garder, tandis qu'on montait l'autre moitié. Le P. Garin embarqua pour monter au haut du portage et y rester tandis qu'on viendrait chercher le reste. Ce fut en descendant, pour venir me prendre avec ce reste, que le canot voguant avec la rapidité de l'éclair, emporté par un effroyable courant et de plus poussé par un gros vent, rencontra un tronc d'arbre qui le coupa en deux. Tous les hommes tombèrent à l'eau, et eurent toutes les peines du monde pour gagner le rivage. Deux surtout se seraient infailliblement noyés, si les autres, très habiles nageurs, n'étaient venus à leur secours. Il y avait dans le canot les bois des tentes, la ligne (cordelle), la gomme, quatre cupots et une hache. Nous n'avons retrouvé que la ligne et un capot. Je commençais à être inquiet de leur retour, quand je les vis arriver à travers les bois, mouillés de la tête aux pieds et pâles comme des morts. Ils avaient été obligés de traverser trois branches de la rivière pour venir jusqu'à moi." Il fallut pourtant en faire partir aussitôt quatre pour la roche à Capitaine, qui est à deux milles plus bas que l'Eveillé, et où ils avaient laissé le matin même un sauvage du Lac des Deux-Montagnes, appelé Amable Desfonds, avec sa famille, afin d'en avoir du secours. Celui-ci se rendit en toute hâte auprès du P. Laverlochère avec un petit canot et le conduisit au haut du rapide où était le P. Garin, plongé, comme on peut bien se l'imaginer dans la plus mortelle inquiétude, puisqu'il y avait déjà vingt-huit heures qu'on s'était séparé de lui et qu'il attendait l'équipage, sans savoir ce qu'il était devenu, parce qu'il avait été impossible au P. Laverlochère et à ses hommes, avant l'arri-

vée d'Amable Desfonds, de pouvoir s'approcher assez de lui pour se faire entendre et lui donner au moins signe de vie.

Les quatre hommes qui avaient été dépêchés à la Roche-Capitaine, vers Amable Desfonds, y avaient pris un petit canot, comme le P. Laverlochère le leur avait dit, et étaient descendus au fort William à 30 ou 40 lieues en deçà, pour y acheter un grand canot, afin de pouvoir continuer le voyage. C'était en les attendant que le P. Laverlochère écrivit la lettre que nous avons sous les yeux. Il est bien à craindre que ce contre-tems ne nuise beaucoup à la mission de Temiskaming. Nous voyons aussi avec peine, par une lettre du même Père, que la chapelle qui avait été commencée, l'autonne dernier, à la Passe, était devenue la proie des flammes. Outre quelques autres accidens qu'il serait peut-être un peu trop long de rapporter, il y déplore aussi la perte de plusieurs hommes de cage qui se sont noyés dans le cours du printemps et dont nous avons parlé. Il en compte seize. Il paraît aussi que la mort a fait de grands ravages, l'hiver dernier, parmi la petite peuplade sauvage du fort William. Le bon Père en paraît tout consterné. Il n'en compte pas moins de trente et un, tous jeunes hommes, excepté une fille et un vieillard. Jusqu'ici, comme l'on voit, les choses se sont présentées sous un aspect peu riant à nos courageux missionnaires, au moins sous le rapport temporel et humain. Cependant nous voyons avec plaisir que partout, sur leur passage, on s'est empressé de profiter des secours de la religion et que la mission n'est pas moins consolante sous le rapport religieux qu'elle est affligeante au temporel. Il est facile de comprendre le quel vaut le mieux.

— Les difficultés qui existaient entre l'Angleterre et la France relativement à Taïti et à la reine Pomaré, et qu'on croyait terminées pour toujours, viennent de se renouveler avec un caractère peut-être encore plus inquiétant que par le passé. " Maroc et Taïti, dit un correspondant du *Courrier des Etats-Unis*, voilà deux noms qui portent malheur au cabinet du 29 octobre, et qui reviennent encore dans la discussion pour réveiller douloureusement les susceptibilités de la France. On nous disait que la question de Taïti était heureusement terminée; toutes les difficultés étaient résolues; après le désaveu de nos officiers, après l'indemnité Pritchard, nous pouvions nous tenir en repos de ce côté, et tout à coup nous apprenons, par les journaux anglais, de nouvelles complications aussi graves que les précédentes. L'amiral Hamelin, chargé de rétablir le gouvernement de la reine Pomaré, arrive à Taïti: Pomaré refuse de le voir; elle n'accepte de lui aucune offre, aucune communication directe. S'il veut une entrevue, elle exige la présence de l'amiral anglais. Que pouvait faire l'amiral Hamelin? En présence des difficultés qu'il rencontre et dont il voit la cause, sa fierté nationale se révolte. Prenant conseil de la dignité de son pays, il institue de son propre mouvement une autorité provisoire et brise une seconde fois le gouvernement de Pomaré. Voilà ce que nous disent les correspondances anglaises; elle nous apportent en même temps une longue lettre de Pomaré au roi des Français, pleine d'injures et de calomnies contre nos officiers: œuvre à la fois sérieuse et burlesque, où un missionnaire anglais se donne le plaisir d'outrager la France en empruntant la signature d'une reine sauvage. Si tous ces bruits se confirment, qu'en fera le ministère! Après le désaveu de M. Dupetit-Thouart et de M. D'Aubigny, aurons-nous le désaveu de l'amiral Hamelin?

" Les nouvelles du Maroc n'ont pas moins de gravité. Les feuilles ministérielles avaient célébré, il y a un mois, la convention de Lalla-Maghrnia. On avait publié ce traité comme un bulletin de victoire. Tous les intérêts légitimes de la France étaient satisfaits; l'empereur de Maroc s'avouait vaincu, et Abd-el-Kader allait se trouver sans ressources. Aujourd'hui on apprend qu'Abderrhaman refuse de ratifier un traité signé et ratifié par la France: il désavoue ses plénipotentiaires et les fait mettre en prison. Les négociations sont peut-être rompues en ce moment, et nous voilà aux prises avec le Maroc, comme si le prince de Joinville n'avait pas bombardé Mogador, et comme si le maréchal Bugeaud n'avait pas remporté la bataille d'Iely."

#### NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

— Le lundi 21 avril, Sa Sainteté le pape Grégoire XVI a tenu au palais apostolique du Vatican, un consistoire secret dans lequel elle a proposé les Eglises suivantes.

L'Eglise archiepiscopale de Pirgi *in part. inf.* pour Mgr. Baluffi, transféré du siege archiepiscopal de Camerino, avec l'administration perpétuelle de Treja.

L'Eglise archiepiscopale de Camerino avec l'administration perpétuelle de